

LA REINE MARGOT ET LE MOUSQUETAIRE.

(Suite.)

— Je restai seule, l'interrompit la jeune femme ; mon père punissait cruellement ma désobéissance, et l'homme à qui j'avais tout sacrifié était perdu pour moi. La femme d'Ivan m'avait nourrie de son lait. Une nuit d'hiver, je vins frapper à leur porte, avec mes deux enfants dans les bras. Ceux qui t'ont dit que je fus de leur famille n'ont pas dit assez : ils me traitèrent comme des serviteurs empressés autour de leur maîtresse. Pendant huit ans, j'ai été reine dans cette pauvre maison. Ils faisaient deux parts de la vie : le travail était pour eux, le repos et le bien-être pour moi. C'est grâce à eux que j'ai pu me consacrer tout entière à nos enfants, et leur donner l'éducation que j'avais moi-même reçue...

— Ils seront récompensés ! s'écria Henri.

— Les hommes ne peuvent plus rien pour eux, dit Jeanne, dont les beaux yeux se mouillèrent. Ils ont leur récompense dans le ciel... Ivan mourut de ma pauvre nourrice. Des héritiers vinrent et prirent la maison. Ils ne nous chassèrent point ; car, dans notre pays de Hongrie, l'hôte est une personne sacrée ; mais ils étaient pauvres et ne nous connaissaient pas. J'avais pu accepter le dévouement d'Ivan et de sa femme. Au fond de mon malheur, je restais trop fière pour accepter l'aumône d'une famille étrangère.

Je tentai de fléchir mon père. Je me présentai sur son passage au moment où il entra à l'église. Je tenais mes deux enfants par la main. Mon père détourna les yeux de nous. Il m'aimait bien cependant autrefois ; mais les fils de la race magyare se font un honneur de ne pas savoir pardonner.

J'allai trouver le bon prêtre de Szegedin qui nous avait mariés, Henri, cette nuit terrible où tu étais blessé, mourant dans la cabane d'un Serbe gardeur de troupeaux ; cette nuit où je pleurais à ton chevet, folle de désespoir. L'antique loi des mariages slaves ne demande que les noms donnés devant Dieu au baptême. Qu'importent les noms de famille à Celui qui, du haut du ciel, voit tous les hommes égaux ? Il avait marié Henri et Jeanne, et à l'heure où nous sommes, Jeanne ne saurait pas encore lui dire l'autre nom de Henri !

Un sourire adoucit le reproche contenu dans cette parole. Henri prit la main de Jeanne et la porta à

— Avant une heure tu le sauras, chérie, dit-il.

— Les petits enfants, poursuivit Jeanne, s'étaient jetés dans mes bras en voyant les mépris de leur grand-père, et mon petit Henri, dont le cœur est au-dessus de son âge, m'avait dit, en séchant mes larmes à force de baisers : — Mère, ne nous as-tu pas appris que ton mari était en France ? La France est le plus grand des peuples. Allons à Paris, la ville des merveilles, et peut-être que nous y retrouverons mon père.

C'était pour avoir les moyens de gagner Paris que je m'adressais au bon prêtre de Szegedin. L'espoir que j'avais de t'y retrouver était bien faible : mais je comptais sur mon talent de musicienne pour donner au moins à nos pauvres enfants le pain du corps et le pain de l'âme.

Voilà deux ans que nous sommes à Paris. Mon talent de musicienne est ici bien peu de chose. Il y a tant de talents supérieurs au mien dans cette grande capitale ! Dans les premiers jours, il me semblait à chaque instant que j'allais te rencontrer dans les rues. Ces deux années auraient dû épuiser mon espoir ; mais je ne sais : Dieu a voulu, dans sa miséricorde, que l'espérance fût immortelle. J'étais comme nos chers enfants, je me disais, au milieu de mes peines les plus dures : il n'est pas mort, il reviendra...

Henri, je ne t'accuse pas. Te voilà. Il me suffit de revoir ton noble visage pour être sûr de ton cœur. A quoi bon te dire ce que nous avons souffert dans ce grand Paris, où nous n'avions ni un protecteur ni un appui ? Tu sauras tout d'un mot : les enfants ont eu faim, et, la semaine dernière, j'ai vendu l'anneau d'or que tu m'avais passé au doigt la nuit de notre mariage.

Mme Jacoby se tut. Les yeux de son mari restaient fixés sur elle.

— Je te donnerai un autre anneau de mariage, ma Jeanne, murmura-t-il.

Puis, avec une inflexion de voix singulière, il ajouta :

— Les propriétaires de la maison que tu habites sont des gens riches, très-riches...

— Et très-bons, l'interrompit Jeanne.

— Oui... et très-bons... N'as-tu jamais songé à t'adresser à eux ?

Mme Jacoby eut du rouge au front.

— En Hongrie, je n'avais pas honte, prononça-t-elle tout bas. Tout le monde connaissait la fille du palatin Jacoby... En Hongrie, j'osais... Est-ce à dire que la Hongrie soit plus généreuse que la France ? Je ne sais ; mais je suis Hongroise... Ici, j'ai vu tout de suite qu'on s'abaissait en demandant... Je serais morte avant d'implorer un secours...

— Morte ! répéta l'étranger, dont l'accent était rêveur désormais.

— Et pourtant, reprit Jeanne, je ne suis pas sans avoir des obligations aux maîtres de cette maison. Depuis un an, ils ne m'ont point réclamé le loyer de ma petite chambre.

L'étranger se leva, sur ces mots, et alla tout droit à un cordon de sonnette caché derrière les rideaux de l'alcôve. Il sonna bruyamment.

— Que fais-tu ?... demanda Jeanne étonnée, et comment savais-tu ?...